

Mythanalyse de la transparence

Nous nous efforçons depuis toujours ici-bas de communiquer au-delà des simples apparences du réel avec une réalité que nous jugeons supérieure, que ce soit par la magie, la religion ou maintenant la science. Nous nous accordons depuis toujours sur le fait que ces apparences ne sont qu'un écran qui nous dissimule cette réalité supérieure à laquelle nous croyons. Nous sommes en demande d'apparitions, même indirectes ou fugaces, ou au moins de ce que vous me permettrez de nommer des « transparitions », qui nous aideraient dans cette croyance.

On peut certes se demander pourquoi nous ne croyons pas nos yeux, nos mains comme saint Thomas, nos cinq sens comme semblent le faire les autres animaux, pourquoi nous refusons de prendre ces apparences pour la réalité elle-même et fantasmons sur une autre réalité en arrière-plan, le plus souvent invisible, qui, elle, nous importe beaucoup plus. Pourquoi dévalorisons-nous ce réel pourtant bien concret, si palpable, qui résiste, parfois si brutal, voire agressif, ou si agréable à nos sens, que nous côtoyons quotidiennement, dont nous sommes-nous-mêmes partie prenante, et inventons une autre réalité qui, elle, serait plus dense, plus matricielle, la vraie, celle qui compte, qui est en pouvoir, qui aurait pouvoir sur nous. Pourquoi ce déni de réalité et cette évasion vers l'invisible, l'in audible, l'intouchable, l'inconnaissable ? Ce pouvoir relève du sacré dans la magie et les religions, au point où il peut relever d'une initiation, voire d'un interdit. On ne peut éventuellement pas représenter Dieu, voire pas même le nommer, sous peine de mort. C'est cette fabulation, selon toutes ses déclinaisons successives, qui interpelle la mythanalyse, voire qui la fonde. Je retiendrai de Freud deux idées fondamentales. D'une part, selon lui, connaître, c'est dévoiler, comme on dévoile le corps féminin pour le connaître, au sens biblique. Et dévoiler le corps de la mère constitue une transgression. D'autre part, il souligne l'importance de la perte du « principe de réalité » qui caractérise selon lui la maladie mentale. Cette perte est-elle inscrite dans nos gènes, comme un manque d'être, une imperfection, un inachèvement de nous-mêmes ? Pourquoi nous attribuons nous un esprit, une âme – un transparaître de Dieu – comme si notre corps lui-même pesait de peu de réalité par rapport à l'invisible ? Naïssons-nous schizophrènes chroniques ? Faut-il croire le mythe biblique du paradis perdu qui nous raconte que nous avons été séparés de cette réalité, arrachés à elle ? Cette séparation est-elle le signe du péché originel ?

Les mythes naissent et meurent, se transforment. Voici le récit qu'on peut faire aujourd'hui de cette étrange dichotomie entre l'apparence, qui serait une illusion et le réel qui serait vrai.

Dans le monde animiste des premiers hommes les sorciers avaient le pouvoir de convoquer les esprits qui étaient cachés dans la nature, mais bien réels et même très proches. La magie permettait de les faire apparaître et ils étaient impatients de répondre aux hommes par leurs actions sidérantes si le sorcier avait la bonne technique. L'apparence et le réel étaient étroitement mêlés, complémentaires. La déchirure n'était pas profonde.

Lorsque ces esprits se métamorphosèrent en dieux polythéistes, ils prirent goût à se mêler à nous sans même qu'on les invoque. Ils perdirent un peu de leur mystère, car ils nous ressemblaient comme des copies conformes en plus puissants. Ils se montraient par toutes sortes de signes inhabituels. Selon les mythes qui nous racontent en détail leurs histoires les plus surprenantes, ils copulaient parfois avec les humains, selon leur libido, ou intervenaient magiquement pour les secourir ou les punir. Ils se manifestaient aussi sur demande dans les haruspices, les mystères de Délos et autres rituels divinatoires.

Lorsqu'ils cédèrent à leur tour leur pouvoir aux dieux monothéistes, le mystère s'amplifia. L'Olympe devint le Ciel qui régna de tout là-haut sur les apparences d'ici-bas. Ces dieux monothéistes au nombre de trois prirent soin de parler à des prophètes. Le plus chrétien des trois gratifiait aussi les saints en extase d'apparitions et se manifesta diversement, que ce soit en buisson ardent, par des stigmates ou des miracles, donnant aux hommes par ces « transapparitions » (des apparitions qui traversent l'écran du réel, des preuves tangibles de son existence. Ces dieux monothéistes changèrent aussi de registre, ils devinrent exemplaires, des sages libérés de toute passion, sauf la colère, qui s'adonnèrent à la surveillance constante de chacun de nous pour nous juger lors de notre mort. Nos rapports avec eux devinrent donc beaucoup plus difficiles et exigeants. Le monde d'ici-bas n'était plus qu'un test pour permettre à Dieu de choisir les meilleurs d'entre nous et envoyer les autres aux enfers. La transparence le céda à la transcendance. Les théologiens en débattirent abondamment, mais nul ne douta publiquement de l'existence de Dieu sans être brûlé vif.

Puis les théologiens et les prêtres de ces dieux durent endurer l'affront d'un philosophe juif, Spinoza l'athéiste, qui déclara en latin : *deus sive natura – Dieu est la nature*. Il nous invita à oublier l'au-delà divin et nous nous retrouvâmes les pieds sur terre. Suite à cet outrage, la théologie ne nous était plus d'aucun secours et il ne nous restait plus qu'à déchiffrer cette nature d'ici-bas dans ses secrets les plus compliqués. D'ailleurs, un autre philosophe, celui-là chrétien, du nom

de Descartes, nous recommanda de nous rendre « maîtres et possesseurs de la nature » comme nous y invitait Dieu.

Pouvions-nous oublier aussi le mythe du péché originel et nous réconcilier avec le monde d'ici-bas ? Ce n'était pas si facile qu'on pourrait le penser, car un troisième philosophe, du nom de Kant, démontra bientôt que nous ne pouvions connaître que la superficie des apparences du monde réel, ce qu'il appelait les phénomènes. Luthérien, il était nourri de l'idée que Dieu est totalement inaccessible, et le noumène le fut aussi.

C'est de là que surgit l'idée de la transparence impossible, qui est un concept ontologique. La philosophie occidentale mit en doute notre capacité humaine à percevoir le monde en soi, tel qu'il est. Kant distinguait le noumène auquel nous n'accédons pas et le phénomène qui est la construction que nous en faisons. Le monde réel en soi nous devenait encore plus inaccessible que Dieu. À peu près tous les philosophes furent d'accord avec Kant, tant il était convaincant. Les théologiens étaient out. Le tour était venu des scientifiques, mais la critique kantienne leur compliquait la vie. Les uns acceptèrent de n'étudier que des phénomènes, comme Auguste Comte, le fondateur du positivisme, ce qui suffisait à les accaparer pleinement. D'autres, les scientifiques voulurent substituer à la Vérité divine la puissance de la Raison humaine. Ils étaient persuadés que la science serait capable de venir à bout des questions philosophiques auxquelles nous ne savions répondre et parviendrait à décrire le monde tel qu'il est vraiment. Pour ces scientifiques, les philosophes étaient out.

Cependant, plus la science se développait, plus elle prenait conscience de ses limites. Elle a aujourd'hui remis en question sa prétention de venir à bout du réel et de le dévoiler jusqu'en lui-même enfin il serait. Elle l'a décomposé en atomes, et l'a fragmenté encore plus finement en particules et énergies subatomiques, protons, neutrons, quarks, électrons, nucléons, hadrons, hypérons, etc. telles que les évoque la mécanique quantique. Elle a tellement avancé qu'elle est capable de construire des modèles de plus en plus complexes. Mais plus elle espère atteindre le cœur de la réalité, plus celle-ci devient floue, infinie, instable, insaisissable. Bien que la science n'échoue pas dans sa quête de puissance, elle prend la mesure de son incapacité à connaître le noyau du réel, qu'elle a cru un moment être l'atome, à supposer qu'un tel « noyau » existe. Nous accumulons des informations sur l'infiniment petit comme sur l'infiniment grand, qui se présentent comme deux abîmes et nous savons que ces informations ne sont pas la réalité, mais seulement des interprétations humaines du réel qui dépassent notre capacité d'imagination. Nous ne croyons pas que nous trouverons un jour l'algorithme cosmique. Nous ne pouvons pas même imaginer ces nanoparticules dont ne nous apparaissent que

des traces. La mécanique quantique elle-même admet qu'elle n'atteint que la surface des choses.

Le noumène kantien recule devant les pas des chercheurs scientifiques, insaisissable.

La science construit des objets, qui sont en fait des modèles et elle vérifie s'ils sont efficaces, donc s'ils peuvent s'intégrer dans le réel. La science penche aujourd'hui sur le bord de la fabulation pour avancer. Elle invente le réel, au risque de se tromper. Elle devient une science-fiction et elle sait qu'elle creuse un puits sans fonds.

Quant à la sociologie, non seulement elle souligne le relativisme socio-historique de toute connaissance, de toute théorie, mais la critique situationniste oppose la superficialité de la société du spectacle et de la pensée convenue avec l'expérience vécue beaucoup plus « réelle » de toute situation où nous sommes engagés. On peut élargir cette critique de la société du spectacle à la société écranique de l'âge du numérique. Le paradoxe est alors que les images numériques, du fait de leur précision algorithmique n'ont pas d'épaisseur, pas d'arrière-plan. Elles sont totalement transparentes, contrairement aux images réelles, ce qui nous donne à penser que dans la réalité transparait quelque chose qui relève d'un au-delà des apparences simplistes, ce quelque chose qui nous vient de l'arrière-plan du monde réel. En ce sens, paradoxalement, la transparence peut être un cache. Ainsi une vitre translucide protège notre vie privée. Et inversement, elle peut-être un *teaser*, un excitant, qui nous fait désirer en voir plus, jusqu'à l'obscénité.

Beaucoup d'autres déclinaisons de l'idée de transparence se présentent alors à nous. Ainsi, nous attendons de la transparence de la démocratie, qui deviendrait alors plus directe, débarrassée des manipulations secrètes et malignes de ses dirigeants. La transparence serait une volonté politique. Et ce sont les technologies numériques qui pourraient assurer cette transparence, celle des *données ouvertes* – *open data* auxquelles les citoyens pourraient accéder. Le manque de cette transparence se manifeste – transparait – lorsque des scandales sont découverts, nous sont révélés. Autre volet de cette transparence numérique : la tendance que nous avons à mettre en ligne sur les réseaux sociaux toutes les données de notre vie privée, encourageant alors le risque de contrôle de de manipulation commerciale ou criminelle de ces données.

Un constat s'impose alors. Nous avons abandonné (du moins le croyons-nous) la magie puis la religion en les traitant de fabulations. Nous avons critiqué les paroles creuses de la philosophie en dénonçant leur vanité, et maintenant nous devons reconnaître que la science elle-même reconnaît ses limites, accepte le relativisme de ses vérités et

inscrit même l'imagination dans la méthodologie de sa quête de connaissances. Elle a renoncé au concept d'objectivité, de véracité.

Nous devons donc admettre que toute notre représentation du monde, notre interprétation de la nature est une construction humaine, qu'elle soit magique, religieuse, philosophique ou scientifique. Nous devons même admettre que la magie et la religion nous disaient davantage ce qu'est l'univers que la science n'en est capable. Elles nous fournissaient des réponses beaucoup plus complètes. Le mérite de la science demeure sa prudence, sa lucidité critique.

La mythanalyse est donc ici convoquée. Elle rappelle que le langage même de la science, sa syntaxe et son vocabulaire, sont métaphoriques, que ses concepts sont des mots-images. Elle va plus loin : elle soutient que notre rapport au monde est mythique, en ce sens qu'il est constitué de représentations humaines qui nous parlent plus de l'homme que du réel en soi en nous racontant des histoires magiques, religieuses, philosophiques ou scientifiques qui toutes reposent sur des mythes, incluant celui de la Raison. Toute théorie est une fiction, incluant la mythanalyse elle-même : c'est le postulat premier de la mythanalyse, qui tente de déchiffrer ces mythes qui nous gouvernent et déterminent nos représentations, nos idées, nos valeurs, nos désirs et nos peurs, pour accéder à plus de lucidité sur ce que nous croyons être, sur ce que nous désirons ou craignons que le monde soit.

Pour nous sortir de cette impasse, nous pouvons raconter plusieurs histoires, un peu compliquées.

Nous pouvons affirmer que notre connaissance du réel dépend de nos sens couplés à notre cerveau et relève des sciences cognitives.

Ou bien qu'elle est une production de nos technologies, lunettes, microscope, télescope et de nos logiciels de reconnaissance et d'affichage sur écrans des dossiers numériques de nos objets d'étude. La connaissance relève de l'électronique et de l'informatique.

Ou bien qu'elle dépend de notre langage textuel et de nos algorithmes et qu'elle est une production langagière, un agrégat d'informations que nous organisons selon notre syntaxe. C'est la métaphore fondamentale de la société de l'information.

Ou encore qu'elle varie selon nos intentions, désirs, attentes, peurs (subjectivité), besoins (action), hypothèses (science) et relève de la psychologie, de la phénoménologie ou de la méthodologie, voire des trois approches à la fois.

Dans tous les cas, nous ne voyons pas le réel, nous le construisons. Notre constat est donc très relativiste. Nous ne savons toujours pas ce qu'est le réel indépendamment de nous.

Après les sorciers, les prêtres, les philosophes et les scientifiques viennent enfin les artistes. Ils ont tellement tenté successivement de représenter le monde, à toutes les étapes de notre histoire humaine, qu'ils doivent bien avoir quelque chose à nous dire. Mais lorsque nous regardons leurs œuvres, nous constatons que le monde a incroyablement changé de siècle en siècle. Ou bien que c'est la représentation qu'en donnent les artistes qui incroyablement varié et qui se contredit constamment. Ils nous ont montré un univers magique, puis religieux. Ils ont inventé la perspective qui est devenue une fausseté, le baroque qu'a rejeté le classicisme, un monde en noir et blanc puis en couleurs, réaliste puis abstrait. L'art a changé selon notre culture et notre imagination. La seule vérité de l'art, c'est qu'il nous confirme le relativisme de nos sens et de notre cerveau. Il nous apprend à ne pas prendre la réalité pour de l'argent comptant. C'est là le sens de la démarche d'un artiste comme Philippe Boissonnet, qui s'est attaché à mettre en scène la volatilité, l'ambiguïté, la diversité, l'insaisissable de nos images du monde. Il nous en donne une démonstration brillante, usant tantôt du dessin, tantôt de la peinture, tantôt de la sculpture, beaucoup de l'holographie, la technologie la plus complète et pourtant la plus incertaine. Mais aussi, il nous montre le malaise que nous éprouvons devant une image insaisissable de la réalité. Aspirer à l'être en soi, ne serait-ce pas la pire des illusions, alors que la déstabilisation du monde des apparences nous perturbe profondément. Tel est le paradoxe, car nous ressentons le besoin physiologique et psychique d'être dans une réalité stable et qui nous demeure accessible. Et c'est celle des apparences qui nous sont familières beaucoup plus que celle du microscope ou de l'hologramme. Certes, nous ne sommes pas du film argentique captant passivement, automatiquement, chimiquement les images du monde. Notre imaginaire, nos sens et nos technologies sont étroitement liés. Ils programment conjointement l'apparence que nous donnons aux choses, de sorte que la recherche d'objectivité, c'est-à-dire le désir de voir les choses comme elles sont réellement en soi, indépendamment de notre rapport à elles, est une illusion. Mais ce rapport aux apparences que nous programmons leur donne la densité que nous en attendons. Nous voulons que les vaches soient dans le champ et nous voulons les voir clairement et distinctement, nous pouvons pouvoir les toucher sans devoir mettre en doute qu'elles sont bien là. Cela nous convient beaucoup mieux que le fantôme que la mécanique quantique pourrait nous en suggérer.

Nous avons inventé les esprits et les dieux parce qu'eux seuls savaient ce qu'est réellement le monde, puisque les mythes nous disent que ce sont eux qui l'ont créé.

Je peux me dire que le monde lui-même n'est qu'un rêve, un cauchemar, un simulacre, un irréel. La question est fréquente et légitime. La science au-delà de ses limites nous renvoie elle aussi à l'imaginaire, par exemple dans le fantasme de la matrice.

Je peux aussi me dire : pourtant, nous nous accordons à penser que le monde ne peut pas être rien. Et ce quelque chose insaisissable, nous voudrions le connaître plutôt que de l'imaginer. Rien n'est plus légitime. Alors nous nous demandons : ce quelque chose transparait-il, même imparfaitement, même totalement déformé à travers ou grâce à la physique quantique ?

Je peux encore me dire : oublions ces questions sans réponse et sans intérêt, qui ne sont que de la métaphysique. Ce réel nous fait souffrir donc il existe. Il nous frustre, nous ne l'avons pas choisi, mais il existe pour nous, ne serait-ce que comme un mirage. Nous avons alors deux options. La première est de bander nos efforts pour y échapper. C'est ce que proposent les religions, soit dans l'immédiat comme le bouddhisme, soit dans l'au-delà comme les monothéismes. La deuxième option est de prendre acte de ses défauts et de le transformer selon notre désir et notre pouvoir. C'est ce que proposent les utopies technologiques du transhumanisme ou du posthumanisme, en toute cohérence avec la connaissance numérique que nous en développons. Puisque le monde est un ensemble d'algorithmes, au lieu de nous limiter à les découvrir, inventons en de nouveaux pour créer le meilleur des cybermondes possibles, comme pourrait dire Leibniz, ce grand philosophe mathématicien, s'il naissait aujourd'hui.

Dans tous les scénarios que nous énumérons, nous aboutissons à des fabulations, qu'elles soient magiques, religieuses, scientifiques ou numériques (ces deux dernières n'en étant plus qu'une seule et même de nos jours).

On a étudié le rôle de la psyché dans la production des rêves, mais on l'a ignoré dans l'appréhension du réel. La mythanalyse met en évidence la gestation biologique de nos facultés fabulatoires dès le stade fœtal, avant même que le monde se présente à nous au moment de sa naissance. Nous sommes originellement des *homo fabulator* pour toujours. Le monde nous est opaque. Son objectivité ou sa « transparence » sont des croyances qui relèvent du mythe. Chaque société garantit diversement l'adéquation de nos représentations au réel par consensus collectif sur nos constructions du réel. C'est ce qui fait la différence entre le rêve et la réalité. Mais il ne s'agit là que de conventions sociales.

Quel est donc le mythe qui peut nous inciter à désirer connaître un réel plus réel que les apparences et à nous lamenter de devoir y renoncer ? Que propose la mythanalyse ?

Elle constate que nous avons inventé une séparation entre le monde apparent et le monde réel, une *Spaltung*, selon le mot allemand, une numériquement véritable déchirure, douloureuse et irrémédiable que nous n'avons de cesse de recoudre. Le mythe biblique l'explique en racontant l'histoire d'Adam et Ève chassés du paradis terrestre, définitivement condamnés pour ce péché originel.

La mythanalyse propose un autre récit, biologique et donc universel. Lorsque nous sommes accouchés, chassés de l'utérus maternel, nous passons du stade fœtal au stade du chaos. Le cordon ombilical est rompu. L'air qui s'engouffre dans nos poumons, la lumière qui nous aveugle nous font crier, souffrir et nous voyons un monde inconnu nous apparaître. Car contrairement à ce que nous disons couramment, ce n'est pas nous qui venons au monde, mais le monde qui vient à nous. Nous ne savons pas encore séparer ce monde de nous-mêmes. Le distancer, l'objectiver. Nous n'avons pas de mot pour décrire ce monde, nous ne pouvons que l'imaginer selon nos sensations physiologiques, émotions et nos peurs. C'est imaginativement que nous habitons le monde, dès sa naissance. Et toute notre vie nous garderons la mémoire inconsciente de ce stade fœtal, que nous imaginions heureux, lorsque nous ne faisons qu'un avec le corps de notre mère. C'est sans doute là que se constitue le mythe de l'unité dont nous aurons la nostalgie toute notre vie.

Toute notre vie, nous garderons dans notre mémoire inconsciente le souvenir de la déchirure, de la séparation de ce monde originel chaud, doux, euphorique, et de l'émergence brutale du chaos de monde lorsqu'il naît à nous. Il nous faudra nous y accoutumer dans les stades successifs de la gestation de notre faculté fabulatoire. Mais jamais nous ne pourrions retrouver l'unité originelle du monde où nous nous sommes biologiquement constitués. Jamais nous ne le reverrons tel qu'en lui-même il était. Pourtant toujours nous chercherons comme des croyants, des théologiens, des philosophes, des chercheurs scientifiques, des artistes à le faire réapparaître. Notre quête incessante de transparence puise son énergie dans le mythe originel de l'unité que nous avons perdue, dans la douleur de l'arrachement du fœtus à l'utérus maternel.

Le monde en soi, le noumène kantien est féminin, mais le machisme de notre évolution humaine lui a parfois donné la grande barbe majestueuse d'un Dieu créateur.

La transparence dont nous parlons aujourd'hui est donc un mythe très ancien, qui a décliné toute l'histoire de notre rapport humain au monde. Mais son fondement est biologique, donc universel, c'est celui qui exprime notre nostalgie fœtale.